

Bulletin d'histoire politique

Se souvenir aujourd'hui de la Première Guerre mondiale au Québec

Mourad Djebabla

B
H
P

Volume 13, Number 2, Winter 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1055033ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1055033ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Bulletin d'histoire politique
Lux Éditeur

ISSN

1201-0421 (print)
1929-7653 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Djebabla, M. (2005). Se souvenir aujourd'hui de la Première Guerre mondiale au Québec. *Bulletin d'histoire politique*, 13(2), 7–9.
<https://doi.org/10.7202/1055033ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Se souvenir aujourd'hui de la Première Guerre mondiale au Québec

MOURAD DJEBABLA

À l'aube du *xxi*^e siècle, le souvenir de la Première Guerre mondiale s'estompe avec les générations qui l'ont vécue. Les anciens combattants et les civils de cette époque emportent dans leur tombe leurs secrets. La mémoire vivante de la génération de la Grande Guerre nous échappe : une page se tourne. L'événement perd ainsi de son attrait pour la société comme en témoigne la non commémoration du 2 octobre 1914, date du départ du port de Québec pour l'Europe du premier Corps Expéditionnaire canadien (CEC) de 31000 soldats. Les 90 ans de ce fait sont passés sous silence alors que, par bien des aspects, il pouvait rappeler les éléments pourtant commémorés du 60^e anniversaire du débarquement de Normandie (troupes venues d'outre-mer, combat pour la liberté). Mais pour les générations de l'après 1945, les atrocités de la Seconde Guerre mondiale, conflit bien moins « lointain » temporellement que ne peut l'être la Grande Guerre, ont éclipsé celles de 1914-1918.

Dès lors, l'histoire prend le relais de la mémoire et s'émancipe des barrières imposées par les porteurs de mémoire, permettant à l'historien de paraître plus libre quand vient le moment de mettre de l'avant de nouvelles interprétations historiques.

Nombre d'études sur la Grande Guerre sont publiées depuis le milieu des années 1990 au moins. Ceci témoigne de l'attrait des historiens pour ce conflit dont ils veulent mettre à nu les différents aspects. Du passé remémoré naissent les mythes. La mémoire, au nom d'un discours identitaire ancré sur des repères passés définis comme sûrs et consensuels, crée son propre discours sur le passé. À l'opposé, dans le cadre d'une démarche qui se veut scientifique, l'historien va à l'encontre de ces mythes par la mise au jour de la complexité des faits historiques. Dans le cas du Québec, cet exercice amène notamment

l'historien à se dégager de la seule question de la crise de la conscription de 1917-1918.

La Légion canadienne porte aujourd'hui le flambeau du souvenir des hommes de 1914-1918 et tente d'influer sur la mémoire collective canadienne en léguant aux jeunes générations, à travers notamment la production de matériels pédagogiques, cette mémoire des sacrifices endurés en les enjoignant de ne pas oublier et de garder vive la flamme du souvenir sinon, « les coquelicots se faneront au champ d'honneur ». Mais il existe des traces mémorielles visibles que ce conflit nous a léguées : le monument aux morts et la cérémonie commémorative du 11 novembre sur lesquels se sont toutefois greffés les autres conflits du XXe siècle. Ces éléments permettent de mettre en scène la mémoire de ces hommes, de la rappeler annuellement et rituellement, mais également de la récupérer.

Entré en guerre comme simple colonie de l'Empire britannique, le Canada acquiert de son effort de guerre national et du sacrifice de ses hommes qui, au-delà de leur province d'origine, virent rejaillir leurs exploits sur le nom même du Canada, une confiance en soi, faisant de ce conflit l'encre du *nation building* canadien du XXe siècle. Néanmoins cette union apparente ne doit pas masquer la désunion exacerbée au Canada par la guerre autour du problème de l'implication moindre en hommes du Québec au sein du CEC et de celui de la conscription.

L'intérêt de la mémoire est qu'elle permet un usage du passé. La mémoire collective de l'événement, ravivée chaque année par le rituel commémoratif du 11 novembre, pose des repères identitaires extraits des faits par l'élite qui contrôle cette commémoration. Dans « commémorer », il y a l'idée de « communauté ». La commémoration est un jeu du « faire se souvenir ensemble » d'un passé interprété comme édifiant pour les projets présents et à venir du groupe commémorant. Au Canada, l'enjeu du souvenir de la Grande Guerre, dès 1919, a été de panser les plaies en ne retenant du conflit que les éléments à même d'être vus comme consensuels. Les soldats canadiens du front, venus de toutes les provinces, de toutes conditions sociales et de plusieurs groupes culturels, ont constitué par leur sacrifice et héroïsme les éléments centraux du discours commémoratif qui se met en place avec l'érection de monuments et la définition de la cérémonie du 11 novembre dans l'entre-deux-guerres. Éprouvé par l'expérience de la conscription, le Québec doit quant à lui taire sa mémoire douloureuse des faits. Néanmoins, entre 1914 et 1918, ce sont 35000 Canadiens français qui se sont portés volontaires pour le CEC. Au début des années 1920, les Canadiens français du Québec ont tenté de personnaliser leur place au sein de l'événement en rattachant leurs volontaires du CEC à leurs valeurs traditionnelles (foi, langue française, héros de la Nouvelle-France). Mais très vite la mémoire nationale canadienne

l'a emporté, soutenue par le milieu des anciens combattants : tout particularisme n'y avait pas sa place. Au sein de la cérémonie du 11 novembre, seul le soldat défini comme canadien est honoré. Ce n'est qu'à partir des années 1990 que des groupes, comme les autochtones ou les Québécois d'ascendance canadienne-française, ont tenté de se dégager de cette mémoire niveleuse de différences pour exprimer leur propre expérience de l'histoire et surtout leur place considérée comme propre au sein de cette histoire.

Ainsi, depuis le 11 novembre 1998, Montréal est le théâtre de deux solitudes commémoratives. À la traditionnelle cérémonie du 11 novembre gérée par la Légion canadienne, place du Canada, s'est en effet ajoutée la cérémonie de la Croix du sacrifice, au cimetière Mont-Royal, organisée par la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal qui essaie ainsi de récupérer au sein de son propre discours nationaliste, le souvenir des soldats du Québec jusque-là refoulé par une mémoire québécoise ancrée sur l'épisode de la conscription. L'objectif est alors de permettre à un Québec reconnaissant d'assumer la plénitude de son histoire et de montrer de la sorte qu'il eut sa place au sein des grands conflits contemporains où les idéaux de démocratie et de liberté furent défendus au prix d'importants sacrifices, introduisant l'événement et ses hommes ainsi réappropriés dans le discours identitaire québécois. Face à cette position de l'élite nationaliste, la population fait d'autant plus de la crise de la conscription son expérience propre de la Grande Guerre, que celle-ci a été passée sous silence par chaque cérémonie du 11 novembre depuis 1919. En 1998, ce que Angel Castiñeira (spécialiste de la question catalane) retient comme une « névrose identitaire » se matérialise à Québec avec l'érection du monument *Québec, printemps 1918* en l'honneur des quatre civils tués lors des manifestations de Pâques 1918 contre la conscription.

Mémoire canadienne, mémoires québécoises de la Première Guerre mondiale, chaque interprétation mémorielle répond à des enjeux précis portés par les vivants en fonction de projets présents et à venir dont le passé fournit les bases. Chaque groupe use de l'histoire et en abuse en intégrant les hommes honorés au sein d'un discours défini par les vivants en fonction de leurs propres intérêts contemporains. Aujourd'hui au Québec, il n'y a pas une mais trois mémoires de la Première Guerre mondiale répondant à trois discours identitaires distincts. Tout comme l'événement ne fit pas consensus au Québec, sa mémoire ne le fait pas plus.

Mourad Djebabla, Doctorant en histoire
Chaire Hector-Fabre d'histoire du Québec
Université du Québec à Montréal